Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 71 (1983)

Heft: [5]

Artikel: Pour se dire femmes, la poésie

Autor: Daumont, Eliane

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-276853

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Pour se dire femmes, la poésie

De l'évocation d'une sensibilité autre à la revendication de leur identité, les femmes n'ont jamais cessé d'écrire avec leur corps.

Il est difficile de parler poésie dans un monde où les valeurs se mesurent à l'aune de la science. Les poètes, pour lesquels l'image, le rythme et l'harmonie priment souvent sur l'idée, ne résistent pas à une lecture faisant appel à la seule raison. On ne croit plus à l'art. On ne croit plus à la poésie, langage de pure créativité. Nous sommes figés dans le monde de l'audiovisuel, où tout est intelligible immédiatement et la poésie, art populaire s'il en fut, est devenue un luxe, réservé à une minorité de privilégiés. Un luxe qui n'a pas de valeur marchande...

On comprend, dès lors, pourquoi les femmes, auxquelles on a inculqué le sens de l'acte gratuit, du don de soi, excellent dans cet art. Or, pendant des siècles, la poésie s'est faite au masculin. Il suffit pour s'en convaincre de consulter les anthologies qui lui sont consacrées : la poésie féminine n'existe pas. Pourtant, s'il est un genre où les femmes s'expriment depuis la nuit des temps, c'est bien celui-là. Aubes et villanelles, ballades et rondeaux, sonnets et pastourelles sont autant d'« ouvrages de dames » qui se caractérisent par leur incroyable audace. N'en faisant pas métier, (le cas de Christine de Pisan est une exception) ne devant pas plaire à tout prix, les femmes pouvaient donner libre cours à

Manque de bienséance

leur imagination. Leurs écrits transgressent les tabous imposés par le père, le mari et l'Eglise. Par exemple, pour Mme Liébaut, une poétesse du XVIe siècle, la femme est non seulement « ... *sujette à ces hommes iniques (...). Qui, dépourvus d'amour, par leurs lois tyranniques / Se font maîtres du corps et de la volonté.* », mais elle laisse encore à la porte du foyer ses ambitions, ses espérances : « *Et un seul petit mot promis à la légère / Nous fait vivre à jamais en peine et en misère.*[1] »

Pas de conformisme, ni de renoncement, dans les écrits poétiques féminins, mais des cris du cœur d'où fuseaux et quenouilles sont absents : « *... je veux qu'à jamais l'on sache / l'excès d'amour que j'eus pour lui / à présent, je me vois trahie / faute de vouloir l'aimer / je me suis pourtant égarée / que ce soit au lit ou vêtue...* [2] »

Faut-il trouver dans ce manque de « bienséance » une des raisons qui expliquent le silence dont on entoure la poésie féminine, l'encre femelle selon Saint-John Perse ?

Poésie des femmes, musique de l'âme. Presque toujours personnelle et subjective, elle exprime les sentiments du cœur, les émotions et les sensations. L'étoffe est généralement mince, inspirée qu'elle est de l'univers domestique : « *Mon amour / Mon cœur tremble à ton nom / Mes mains*

L'encre femelle

Dessin « Femmes d'Europe »

moites / Serrent le chemisier / Où mon cœur palpitant / Espère de tes mains / Un long frisson / Dans l'Eternité / De notre amour...[3] »

Ce qui frappe avant tout, c'est la dichotomie qui existe entre le style, très accompli, et la transparence de la femme en tant que telle. Celle-ci est sans voix, sans mots, sans substance, noyée dans l'étroitesse du quotidien, le maternage et les pleurs qu'elle verse sur l'absent. Sans possibilité d'échanges et de confrontations, elle n'a aucun point de repère pour créer un discours qui

Recouvrer la mémoire

plongerait ses racines dans une identité féminine collective. Elle est enfermée dans sa culpabilité, l'élan créateur brisé.

« *Etrangère partout / Dans ma propre demeure / Parmi mes propres biens / Une autre main guide ma plume / Vers la ligne jamais écrite / Absents de mes yeux mes vrais yeux / Habitent un lointain rivage...*[4] »

C'est néanmoins une expérience fascinante que d'entrer en poésie féminine, car les poétesses nous permettent de recouvrer la mémoire. Il suffit de penser au sentiment de « décalage » qui surgit parfois à la lecture des poètes, auquel nous répondons par un décalage de notre propre envie de nous dire. Nous nous adaptons au reflet de nous-mêmes que nous renvoie l'imaginaire masculin... coupables, en plus, si nous nous surprenons à interroger la vraie femme qui sommeille en nous ! Les poétesses rétablissent le lien : leur parole vient d'un corps féminin sexué qui ressent en propre et dans lequel nous nous reconnaissons.

« *Absence... / l'éteint s'est réveillé / violence / a tournoyé / cadence / s'est apaisé / silence / Il me reste ce soir / un coquelicot de champ doré / une présence... / Dessin / de mes seins / pour toi / Temps / qui ne passe pas / Tempes de sables / puisque le délire / là-bas / m'est revenu / de toi.*[5] »

Cela dit, il n'en reste pas moins qu'à la lumière d'une analyse féministe donnant priorité à l'énoncé plutôt qu'à l'énonciation, bien peu de poèmes passent la rampe. Leur message, empreint de culpabilité et de

mélancolie, perpétue l'idée selon laquelle le destin des femmes s'inscrit fatalement dans l'absence de soi. En sacrifiant sur l'autel de l'amour, les poétesses rendent difficile tout processus critique visant à remettre en question les rapports entre hommes et femmes, entre dominants et dominées, et empêchent par là toute prise de conscience féministe.

Pourtant, il est vrai que dans la foulée des mouvements de libération des femmes, certaines poétesses déboulonnent hardiment l'« ange du foyer ». Elles dénoncent leur mal à vivre, leur « vivre à peine » enfermées dans les clichés qui leur sont proposés par l'univers des hommes : *« Tout ce collier débris / sur désespoir / miroir plaire miroir plaire miroir / plaire / alors que le mercure n'a que plaire (...) Plaire - carcan d'un seul moule / à l'autre / Plaire - et toujours l'œil pétrifié / contemple l'érosion différente. » (6)*

« ... N'être jamais que / ce fragment d'éclat rencontré d'œil en œil / de vitrine en vitrine,[6] *»*

Elles dénoncent l'immuabilité des rôles sexuels et posent comme exigence fondamentale le droit pour chaque femme de choisir librement son destin. *« Des hommes sans tête parlent / et m'ordonnent de me conformer / Des hommes sans corps se tiennent là et tentent de me terrasser / Des hommes sans jambes marchent / et poursuivent mes pas / Des villes sans maisons / m'empêchent de voir la mer / Des villes sans rues / m'empêchent de marcher sur la terre / Mais je vis dans un rêve fou / souvenir d'une réalité qui s'est effondrée*[7] *».*

Si la poésie masculine a la vie dure, elle n'en reste pas moins la poésie, alors que la poésie féminine n'est qu'une singularité. Ne devrait-on pas, alors, s'atteler à débusquer la poésie masculine en tant que telle, au lieu d'admettre que seul son discours soit porteur des réalités culturelles qu'elle érige abusivement en valeurs universelles ? ●

Eliane Daumont

Exposition littéraire : de Corinne à Colette

Une salle du musée de la Fondation Bodmeriana, à Cologny près de Genève, est consacrée jusqu'à cet automne à la littérature féminine. Manuscrits, premières éditions, textes inédits retracent vingt-cinq siècles de littérature féminine, des premières poétesses aux dernières romancières.

On y découvre qu'au cours des siècles, l'écriture a trouvé ses championnes parmi des classes particulières de la société. Au Moyen Age, ce sont presque exclusivement des religieuses qui ont laissé des traces de l'existence d'une littérature féminine. Loin de se confiner à la versification, les femmes traitent à cette époque aussi volontiers de philosophie ou de théologie. Si le temps ne leur permettait pas d'être troubadours, il n'est pas exclus que les textes récités par ceux-ci soient en partie l'œuvre de poétesses inconnues auxquelles il n'était pas permis de chanter leurs propres chansons.

Les amies, maîtresses ou parentes des grands hommes sont une autre catégorie de femmes à qui il a été donné de pouvoir écrire, et publier, de l'amie de Michel Ange, Vittoria Colonna, à Charlotte von Stein, amie de Goethe, ou encore à Karoline von Wolragen, belle-sœur de Shiller.

La noblesse, enfin, ou les femmes proches de la Cour forment la plus grande partie des écrivains femmes. On dit de Christine de Pisan qu'elle fut la première femme à vivre de sa plume. Si ses ouvrages poétiques et sa Cité des dames *sont les plus connus, elle a aussi traité de l'art militaire dans* Le livre des faits d'armes *et même de politique dans* Le livre du corps de police. *La diversité de son talent lui vaut à la cour de Charles VI une pension de 200 livres. Mme de la Fayette au XVIIe siècle, comme un siècle plus tard, Mme de Staël bénéficieront des salons aristocratiques pour laisser leur nom à la postérité.*

Ce n'est guère qu'au XIXe que l'écriture au féminin se démocratise, avec en particulier les nombreuses romancières anglaises telles que Jane Austen et les sœurs Brontë. Les premières éditions de leurs ouvrages, ainsi que de nombreux manuscrits des auteurs féminins jusqu'à nos jours intéresseront toutes celles et ceux qui regrettent que la littérature féminine ait tant de peine, au cours de l'histoire, à se faire connaître. — (cc)

Bibliotheca Bodmeriana, Fondation Martin Bodmer, 19-21 route du Guignard, Cologny (près de Genève). Ouverture : tous les jeudis, de 14 h. à 18 h.

[1] Madame Liébaut in *Histoire du féminisme français,* tome 1, Editions des femmes, 1977

[2] Comtesse de Die in *Pénélope,* N° 3/1980. Edité par le Groupe d'Etudes Féministes de l'Université de Paris 7 et du Centre de Recherches Historiques de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

[3] Evelyne Meulson in *Sables Mouvants,* Editions Editorel, 1980

[4] Luce Péclard, in *Le Veilleur d'Aurores,* Ed. Perret-Gentil, 1969

[5] Huguette Junod, in *Nos Dix-Huit Saisons,* Ed. Panorama, 1982

[6] Monique Laederach, in *La Partition,* Ed. de l'Aire, 1982

[7] Eva Saro in *Cet Espace de Vie,* Ed. Saint-Germain-des-Prés, 1981.

Au cinéma

« Coup de foudre »

film de Diane Kurys

Un conte préféministe des années 50

La guerre, le mariage, la maternité : deux femmes se rencontrent fortuitement à une de ces fêtes d'école de fin d'année ennuyeuses à mourir.

C'est le hasard, la fatalité, le coup de foudre aussi. Entre ces deux femmes l'amitié va naître, pleine de confidences, de fou rire, de complicité, et fera disparaître, petit à petit, la monotonie, les autres et les maris aussi. Entre Léna, la petite juive d'Anvers, et Madeleine, la petite française qui en sait un peu plus parce qu'elle a des racines, la vie prendra une autre dimension, celle de la confiance, de l'épanouissement. Et dans ces années cinquante où les femmes ont pour unique modèle les stars hollywoodiennes, Léna et Madeleine parviendront à briser le carcan social de la petite bourgeoisie lyonnaise dans laquelle elles vivent.

L'histoire pourrait être celle d'un roman-photo pour presse du cœur spécialisée, mais Diane Kurys, qui parle de la vie de sa mère Léna, nous brosse sur cette époque une fresque sociologique minutieuse qui dépasse l'histoire banale de deux vies. Elle nous raconte, avec beaucoup de tendresse, un conte féministe, celui d'une amitié sans équivoque et fabuleuse entre deux femmes. L'histoire débute en 1942 en pleine guerre avec des images épiques qui rappellent les grandes épopées de l'Ouest, et qui n'ont rien en commun avec ces traditionnelles images de guerre auxquelles le cinéma français nous a habitués. Entre-deux, on s'ennuie un peu, c'est le temps qui n'en finit pas, la vie à la petite semaine. Et dix ans plus tard, le train-train quotidien disparaît, le dénouement arrive avec la rupture brutale. Il ne reste plus sur l'écran que deux visages qui ont mûri, celui d'Isabelle Huppert et de Miou Miou ou de Léna et de Madeleine, deux femmes qui nous ont fait croire pendant un moment à l'amitié exaltante et libératrice bien avant le temps de l'indépendance. ●

Michèle Stroun

Distribution
Isabelle Huppert, dans le rôle de Léna
Miou Miou, dans le rôle de Madeleine,
avec Guy Marchand et Jean-Pierre Barci, les maris.

Photo W.-S. Karel

Isabelle Huppert — *Diane Kurys* — *Miou Miou*